

ANNE MARSELLA

---

PATSY BOONE

roman

LITTÉRATURE

---

EDITIONS DE LA DIFFERENCE

Chere madame,

Je m'excuse de vous le dire, mais vous vous êtes trompée lorsque vous avez dit à la dame du deuxième etage que j'étais anglaise : « La petite emmerdeuse, là, criâtes-vous en pointant un doigt vers ma fenêtre, l'Anglaise du troisième. » Eh bien, détrompez-vous : je ne suis pas des Îles britanniques et je n'ai jamais chanté *God Save the Queen*, un chapeau-melon sur la tête. Là d'ou je viens, nous n'avons pas de « Sa Majesté la Reine » mais plutôt un Président qui se deguise en cow-boy. En effet je suis continentale comme vous et je prends un café et un croissant tous les matins comme vous aussi ; seulement mon continent d'origine est l'Amerique.

Je dois vous remercier, madame, d'avoir retrouvé la lettre volée dans ma boîte aux lettres hier matin. Mme Gratin du premier m'a expliqué que vous l'aviez piochée dans la poubelle du dessous car il n'est pas normal qu'une lettre personnelle soit jetée ainsi aux ordures, avec les publicités de SOS Plomberie Jacob et les cartes-calendriers si gentiment fournies par Les Dix Mille Délices d'Asie. Savez-vous qui a volé la lettre, qui l'a ouverte et sauvagement confisquée ? Si

oui, merci de me renseigner. Ce n'est pas pressé mais j'aurais un mot ou deux à dire au coupable de cette offense tout à fait odieuse !

En tout cas, merci derechef d'avoir remis cette lettre dans ma boîte avec son contenu intact. La lettre vient de Grandma Gun, le seul parent qui me reste aux Etats-Unis d'Amérique que je sache ; elle l'a écrite jeudi dernier à dix-sept heures, c'est-à-dire l'heure de son premier *highball*<sup>1</sup>. Le deuxième, elle le prend à six heures en regardant *The Larry King Show*, une émission de télé avec un présentateur coiffé comme un coq et paré de bretelles rouges. Après le deuxième *highball* elle avale un petit repas préparé soigneusement par sa bonne, Yip Ying, et qui consiste en quelques boulettes de viande avec farandole de légumes en julienne. Je raconte tout cela pour souligner qu'elle a écrit la lettre entre le premier et deuxième *highball*, ce qui représente sans aucun doute le moment le plus lucide et le plus heureux de sa journée. C'est déterminant, vous savez, l'instant où la plume touche la feuille pour s'adresser à un destinataire transatlantique. Le synchronisme joue pour beaucoup, madame. Imaginons que Grandma Gun ait commencé l'épître en question après le deuxième *highball*, c'est-à-dire au moment où son esprit se fane un peu et où ses idées circulent dans un brouillard plus incertain que gai, eh bien, est-ce qu'elle aurait exprimé dans ces conditions là, les mêmes pensées bienveillantes ? Est-ce qu'elle aurait promis comme elle le fit si gentiment d'approvisionner mon compte à la Wells Fargo Bank après un deuxième *highball*? Rien n'est moins certain, madame.

---

1. Un *highball*, madame, est un cocktail à base de bourbon et soda, servi dans un verre haut avec parfois quelques glaçons.

Croyez-moi. Les lettres que j' ai reçues, écrites après ce deuxième breuvage, ne contenaient pas la moindre mention de ce compte en banque pourtant si indispensable à la survie du destinataire. Voilà pourquoi je dois vous remercier d' avoir plongé votre main dans la poubelle pour extraire celle-ci. Il m' incombe maintenant de la photocopier dans le but de l' envoyer à Mister Frankie Fiumefreddo II, notre coach financier, pour qu' il rappelle à Grandma Gun de tenir ses promesses - *post-highball I*. Elle est de plus en plus oublieuse par-dessus le marché ! Ce qui est d' autant plus étonnant que, lorsqu' elle remplit les fonctions de PDG auprès de sa société d' élevage Chicken Run Randy, elle se souvient de tout, absolument tout ! Et c' est comme ça qu' elle est devenue milliardaire, je pense. Elle ne tolérait aucun oubli, ni d' elle-même, ni de la part des autres, et surtout pas des poules ! Vous savez, madame, dans le continent d' Amérique une femme qui n' oublie rien peut devenir milliardaire en dollars. Il est quand même bien qu' il existe un continent pareil, n' est-ce pas ?

Je pense, madame, que votre opinion sur moi ne s' améliore guère avec toutes ces révélations intimes. Peut-être me prenez-vous pour une simple receveuse de rentes comme toutes ces jeunes femmes dans cette capitale internationale. Mais sachez que si je bénéficie de la bienveillance monétaire de Grandma Gun aujourd' hui, mes débuts dans cette vie furent bien moins commodes. Comme j' ai dit tout à l' heure, Grandma Gun est, à ma connaissance, le seul ancêtre vivant qui me reste, ce qui s' explique par le fait que je n' ai jamais connu mes véritables géniteurs. Ils m' ont abandonnée, madame, et on pourrait dire que je fais partie, comme la veuve, de *tous ceux qu' on*

*foule, ou qu'on opprime.* Après tout, ce n'est pas facile d'être le fruit aimé des entrailles un jour et une crevette dans une couveuse le suivant. Mais mon destin n'était pas dépourvu d'atouts puisque à l'âge de cinquante-quatre ans, Grandma Gun a pris la décision de m'adopter alors que je n'étais qu'un petit chou sans nom doté d'un numéro identifiant. Voici pourquoi : le bruit courait que j'étais une descendante de l'illustre Colonel Daniel Boone, le Premier Homme Blanc de l'Ouest, Chasseur Extraordinaire et Fondateur du Kentucky en 1775. L'origine de cette rumeur étonnante je l'ignore toujours, mais il est vrai qu'on a rapidement découvert sur ma fesse gauche une tache de naissance en forme de queue de raton laveur<sup>1</sup>. Apparemment, celle-ci suffisait comme preuve pour convaincre Grandma Gun de prendre sous sa tutelle financière la supposée arrière-arrière-arrière-petite-fille de Mister Boone.

Enfin, je ne veux pas que vous ressentiez de la pitié à mon égard - surtout pas ! - mais que vous adoucissiez un petit peu votre jugement, SVP. Par exemple, il serait plus convenable de dire « la jeune femme du troisième qui pratique les claquettes » plutôt que « la petite emmerdeuse ». Cette dernière appellation est impolie - si vous me permettez. Et puis, ce n'est pas la peine de taper avec votre balai. Ce geste aux intentions on ne peut plus claires ne me dissuade guère ; je fais mes claquettes coûte que coûte. Une journée sans claquettes est comme une journée sans

---

1. Dans le feuilleton Daniel Boone le personnage principal, mon ancêtre supposé, portait un chapeau décoré de queues touffues de raton laveur. Dans l'esprit des bonnes gens d'Amérique, le nom Boone évoque inévitablement le raton laveur.

brosse à dents. Oui, c'est une question d'hygiène, madame, mais vous qui n'avez jamais fait de danse et qui portez un dentier aurez du mal à comprendre cela. Enfin, voici une suggestion : et si vous faisiez votre petit tour dans le quartier entre onze heures et midi, l'heure des claquettes ? Votre chien, Dandi, serait ravi d'arroser quelques arbres et un peu de marche ne peut que faire du bien à votre goutte. Le médecin vous l'a dit d'ailleurs. Ne vous découragez pas, madame. Si vous cherchez un compagnon de goutte, tournez-vous vers l'histoire, qui compte un grand nombre de gouteux célèbres tels que Henri VIII roi d'Angleterre qui soulageait son orteil en faisant couper la tête de ses femmes. Comme vous, il souffrait parfois de crises de mauvaise humeur.

Voilà, madame. Je pense avoir tout dit pour l'instant. Je vous envoie mes pensées bien amicales.

#### MADemoiselle PATSY BOONE

Chère madame,

Quand vous poursuivez des conversations téléphoniques, la fenêtre de votre boudoir grande ouverte, je ne peux m'empêcher de tout entendre du début à la fin. Mais croyez-moi, madame, ce n'est pas ma tasse de thé ! Mes oignons m'occupent à plein temps, alors pourquoi m'occuperais-je des vôtres ? Que diriez-vous, madame, si je me mettais à raconter sur le toit de notre humble immeuble mes ébats amoureux de ces dernières semaines - eh oui, tous ces délices de couchage dont fait preuve une étrangère dans la capitale ? Voudriez-vous que je parle de Queequeg, le

psychiatre brésilien qui a passé la nuit ici lundi dernier et qui m'a appris quelques nouveautés en matière d'amour pour procurer un petit plaisir en plus? Nous avons fait l'amour sur un escabeau, celui que j'utilise habituellement pour chercher des livres en haut de la bibliothèque. Assis sur une marche, il m'attendait avec son adorable sexe tout prêt et je suis montée sur lui en prenant appui avec le pied gauche sur un exemplaire de *La Nouvelle Héloïse*. C'était très gymnastique et presque hindou ! Queequeg est un très brave garçon, madame. Arrivé du Brésil sans un sou mais nanti d'un diplôme de psychiatrie, il se cachait dans l'hôpital à la tombée de la nuit et dormait dans les w.-c. des gentilshommes puisqu'il n'avait pas encore une maison avec un lit. Cette situation peu convenable s'est arrangée depuis ; il habite désormais un studio, métro Cadet, bien équipé, avec douche et toilettes pour garçons et filles. J'y suis passée deux fois déjà, c'est un logement tout à fait correct pour un psychiatre.

Voilà, madame, je pense en avoir assez dit sur vos indiscretions ; maintenant c'est à vous de fermer la fenêtre, SVP. Quant à moi, je vais certainement faire poser un nouveau parquet tout lisse chez moi pour éviter que le talon de mes claquettes ne se coince odieusement entre deux planches comme cela arrive assez souvent. Et je demanderai, madame, pour votre confort personnel, qu'on mette aussi une couche d'isolation anti-claquettes. Cela coûte un peu cher, mais nous pourrions demander à la Sécurité sociale de rembourser les frais ; à vrai dire, il s'agit d'une isolation thérapeutique. Je viens de lire un compte rendu de Sir Thomas Sydenham sur la souffrance vécue par les goutteux et goutteuses du XVII<sup>e</sup> siècle qui renforce

mon argument : selon ce gentilhomme anglais, « la victime se couche en bonne santé. Vers deux heures du matin, elle est réveillée par une douleur sévère au gros orteil. Cette douleur est comme celle d'une luxation et devient de plus en plus intense. Si vive est la douleur que l'orteil ne supporte ni le poids des draps du lit ni la vibration d'une personne marchant dans la chambre. Ainsi la nuit devient une véritable torture ». Mon Dieu, madame! - pourquoi vous ne me l'avez pas dit ? Honnêtement, je pensais que vous râliez sans cause réelle comme tant d'autres. Comment distinguer le râleur insignifiant du râleur sérieux ? C'est une question républicaine tout à fait préoccupante ! Toutes mes excuses, madame. Toutes mes excuses.

Quelle belle journée d'automne, n'est-ce pas madame? L'air est frais, c'est vrai, mais une telle clarté règne dans l'atmosphère que même nos désirs les plus profonds changent d'aspect ; leurs contours deviennent nets, identifiables. Ce n'est plus la peine de les dissimuler ; la saison tranche dans le superflu, enlève l'excès de végétation estivale. Vous pouvez en toute bonne conscience, madame, enlever votre perruque. Suivez les envies de la saison ; libérez-vous des contraintes qui couvrent et qui cachent. Moi, j'essaie de faire pareil, bien sûr. Je fais un travail sur moi-même, madame. Cela s'appelle l'approfondissement de soi, si j'ai bonne mémoire. En tout cas, j'ai commencé cela suite à un problème de santé qui s'est avéré être un problème du soi - un soi-non-approfondi. Je vous explique : cela fait sept cent cinquante jours que je n'ai pas de règles. Il paraît que ce problème arrive parfois aux femmes olympiques ou anorexiques, alors que je ne suis ni l'une ni l'autre. Qu'est-ce qui m'arrive donc ? J'ai bien posé la question à de nombreux



spécialistes aux États-Unis d'Amérique qui m'ont proposé toutes sortes de tests et de remèdes hormonaux mais en vain. Je me suis adressée aux disciples de Mme Mary Baker Eddy, fondatrice de l'Église de la Science chrétienne en 1879 et nous avons lu les bonnes paroles de *Science et Santé assorti de la clef des Écritures* mais l'Amour Divin n'a rien pu faire. Et puis un jour Grandma Gun lut dans le *Readers Digest* le récit d'une jeune femme atteinte du même désagrément qui s'est fait soigner efficacement par une femme chaman à New York, Mme Biche-qui court. Nous avons donc essayé de contacter le cabinet médical de cette femme-médecine tout de suite. Notre espoir, abattu par la défaillance de l'Amour Divin, a repris des ailes ; il faut dire que Grandma Gun a du sang Shawanese par un père issu de cette tribu indienne si florissante dans le Kentucky avant l'arrivée fortuite de Colonel Daniel Boone et de ses compagnons d'armes ; malgré son affiliation avec la Science chrétienne et les pratiques scientifiques qui mettent en branle le Verbe, elle gardait dans sa mémoire latente les recettes des *squaws*<sup>1</sup>. Nous avons donc appelé le cabinet en question où nous avons été reçues téléphoniquement par la secrétaire, Mlle Biche-assise. Imaginez notre désarroi, madame, quand celle-ci nous apprit que l'attente pour prendre rendez-vous avec Mme Biche-qui-court était de plus d'un an ! Cette nouvelle malheureuse nous accabla en effet ; en dépit de nos tentatives pour graisser la bonne patte

---

1. Les *squaws*, madame, sont des dames des tribus amérindiennes. Elles sont considérées comme ayant un pouvoir si grand que, si elles partageaient une pipe avec des gentilshommes, ces derniers en seraient très malades.

de Mlle Biche-assise, nous n' avons réussi qu' à obtenir une liste internationale des noms de chamans recommandés par Mme Biche-qui-court. Ceci étant, madame, cette liste s' avéra fort intéressante puisqu' elle indiquait les coordonnées de quelques *medicine men* en Europe, notamment en France et en Russie, deux pays qui chatouillaient mon imaginaire à l'époque où je terminais mes études de littérature comparée à Brown University<sup>1</sup>. Le hasard fit que j' ai reçu cette liste dans le courrier cinq minutes après avoir lu la dernière phrase de *L'Éducation sentimentale* de M. Flaubert, un livre qui m' a tant impressionnée par son portrait magnifique d' un jeune rentier parisien, que je n' ai pas hésité à diriger mon choix vers la France. Voyez derechef, madame, comment le synchronisme détermine bien des choses. Si au même moment fatidique je m' étais penchée sur la dernière page de *L'Idiot*, de M. Dostotovski, il y aurait des chances pour que je sois maintenant en territoire russe en train de déguster des amourettes arrosées de vodka Smirnof. Mais le destin a voulu que ce soit l'histoire du jeune Moreau qui m' occupât l' esprit et non celle du Prince Myshkin au moment où la liste me parvint. Voilà comment mon arrivée en France ne fut pas le fruit d' une longue réflexion bien élaborée mais plutôt l' enfant d' un heureux hasard.

Et pourtant je suis venue pour une raison bien précise : me guérir de mon désagrément. J' ai donc fait appel à un homme-médecine parisien dont le nom se

---

1. Brown University est une université de la *ligue de lierre* située dans le Rhode Island. Son nom vient non pas de la couleur *brown* (marron) mais des frères Brown, entrepreneurs en bâtiment, qui firent construire l' université en un temps record grâce à une distribution généreuse de punch au rhum aux ouvriers.

trouvait sur la liste en question. Il s'appelle M. Nez-percé et je l'ai vu pour la première fois il y a une semaine à son cabinet rue Montorgueil. Comme son nom le laisse croire, cet homme-guérisseur de quarante ans porte une petite boucle en or dans le nez, ce qui lui va plutôt bien. Par ailleurs il est grand, porte ses cheveux longs en cascade sur les épaules et en matière de goût vestimentaire il témoigne d'une nette préférence pour les habits en daim, les bottes de cow-boy et les parures à plumes. Bref, madame, c'est un beau brun dont la parfaite symétrie de traits lui aurait permis de faire carrière dans les métiers de la beauté, si seulement il n'avait pas une jambe en bois. Mais il en a une, ce qui ne le gêne guère dans son travail d'homme-médecine, au contraire, il l'utilise dans des buts curatifs - je vous expliquerai.

Imaginez, madame, un cabinet médical couvrant les deux derniers étages d'un immeuble bourgeois et pourvu de six grands tipis destinés à des buts médicaux variés. Voici le cabinet de M. Nez-percé. Au dernier étage se trouve une vaste verrière surélevée sous laquelle poussent des arbres extraordinaires - des séquoias, des redwoods, des Jeffrey pines - un véritable paradis forestier. On y respire la douce fraîcheur de l'Ouest, madame, ce qui m'a mise tout de suite à mon aise. Cette première séance particulièrement intense se déroula au même étage dans un tipi de consultation où nous nous assîmes en lotus sur des coussins couverts de peaux de *buffalo*. Pour éveiller nos ancêtres et les inviter à se joindre à nous, M. Nez-percé brûla quelques brins de sauge sauvage dont le parfum âcre chasse les mauvais esprits tout en attirant les bons - heureusement. Pendant cette offrande, on m'a encouragée à parler très franchement de mon désagrè-

ment d'abord, puis de ma vie personnelle depuis la naissance, un peu comme on fait en consultation psychiatrique, si l'on peut croire ce que dit Queequeg. Cela a duré à peu près une heure, après quoi il brûla de nouveau de la sauge et entra dans une méditation profonde rythmée par des chants et le son du tambour. Au bout de dix minutes il parla ; voici ce qu'il m'a dit, les yeux fermés, le nez percé :

O'ogichi-Manitoo (traduction : « Oh Grand Esprit ») cette demoiselle a perdu son sang, plus d'écoulement, son pouvoir enlevé pour raison inconnue. Dis-nous pourquoi, dis-nous comment.

Ensuite il regarda fixement la fumée de la sauge serpenter vers le sommet du tipi. Moi aussi, je l'ai regardée, mais là où il lisait des indications sibyllines de Gichi-Manitoo, je ne voyais qu'un filet vapoureux légèrement puant. Cependant j'ai attendu avec patience, émerveillée, je dois dire, par la beauté extrême du visage de M. Nez-percé en contact direct avec le monde-en-haut<sup>1</sup>. Il aurait pu prêter sa tête à une publicité d'after-shave Fabergé ! Vraiment, c'est un gentilhomme divinement canon !

Enfin, lorsque cette consultation fumatoire prit fin, le chaman, une baguette en résine dans la main, commença à taper sur sa jambe en bois, histoire de remercier Gichi-Manitoo par un petit rythme sympathique. C'est ainsi qu'il fit ses adieux au Grand Esprit.

---

1. D'après une certaine cosmologie amérindienne, il existe un monde-en-haut qui correspondrait aux divinités et à la sphère ORL chez les humains, ainsi qu'un monde-en-bas qui aurait à voir plus avec les elfes et les organes génitaux.

« Mademoiselle, dit M. Nez-percé, à la suite de ce solo de percussion, votre monde-en-bas est très blessé, réellement blessé. On m'a appris qu'il y a eu du sang versé dans votre famille, il y a plusieurs lunes. Vous ne connaissez pas vos ancêtres, mais ils vous connaissent intimement. Ils ne veulent pas vous priver de votre sang; mais cela vous arrive de ne plus en avoir parce que vous portez la culpabilité de leurs méfaits sans le savoir. Il faut que vous vous reliez à eux, que vous vous mettiez en communication avec vos ancêtres. Ils vont vous aider puisque vous êtes leur seul lien avec ce monde-ci. Ils ont besoin de vous. » Pendant qu'il parlait, il gardait les yeux fermés comme s'il lisait cette sentence sur l'intérieur de ses paupières, Quand il les ouvrit, j'ai compris que notre séance touchait à sa fin.

« Revenez me voir dans deux semaines, mademoiselle. Et ne soyez pas étonnée si vos ancêtres vous rendent visite le soir dans vos rêves. Ils vous veulent du bien, je vous assure.

- Merci, docteur. C'était tout à fait bouleversant.

Et puis, j'ai une petite question: connaissez-vous par hasard Mme Mary Baker Eddy, fondatrice de l'Église de la Science chrétienne ? » En effet, je voulais savoir si M. Nez-percé était au courant de la doctrine de l'Amour Divin telle qu'elle est conçue par cette dernière et si sa thérapie chamanique procédait selon des principes identiques.

« Vous pouvez prendre rendez-vous avec ma secrétaire, Linda », répondit-il. Eh bien, madame, peut-être que ma question ne lui a pas plu, ou qu'il avait des oreilles encore bouchées aux questions venant du Monde-ordinaire pour mieux entendre celles du Monde-extra-ordinaire. Qu'en sais-je ? En tout cas, j'ai compris qu'il attendait sa cliente suivante

que j' ai aperçue en sortant, une petite rousse avec une gracieuse figure de lutin et habillée en tailleur de la haute *fashion* ce qui risquait de lui rendre la position du lotus bien incommode.

« Au revoir, docteur, merci encore. » Et suivant les consignes de mon homme-médecine, je me rendis au bureau de Linda, pièce joliment décorée de paniers à papoose en osier et fixai un rendez-vous dans trois semaines, pas deux, l'emploi du temps de M. Nez-percé étant surchargé en effet. Je réglai promptement la facture, une somme rondelette mais sûrement justifiée, et quittai ce cabinet extraordinaire.

Voilà l'histoire, madame, de mon désagrément qui comprend également le pourquoi et le comment de mon apparition en France et dans les lieux remarquables mentionnés ci-dessus. Maintenant je mets mon monde-en-bas au travail, ce qui veut dire que je vais approfondir mon moi en commençant par le bas. Je pense, madame, que nous avons de bonnes bases pour mieux nous comprendre ; il est peut-être même envisageable de créer une association pour préserver la Bonne Entente entre Souffreteuses. Pensez-y, madame. Pensez-y.

Dans l'attente d'une amélioration de nos relations immobilières, je vous envoie, madame, mes pensées bien amicales.

MADemoiselle PATSY BOONE